

Le Fiancé DE GERTRUDE.

Tous les soirs, à sept heures sonnantes, j'entraîs dans le salon des Lehman. Maître Lehman, ses béatitudes sur le nez, lisait la gazette; Mme Elisabeth, sa femme, tricota l'éternelle couverture, commença un lendemain de ses robes peut-être et tasta grise maintenant à force d'avoir été manée. Quant à Mlle Gertrude, penchée sous l'abat-jour de la lampe, elle s'occupait de quelques travaux d'aiguille pour les pauvres du bourg. On se sépara tranquillement à son arrivée, les trois têtes se levaient et j'étais accueilli par un sourire muet, toujours le même. Alors, d'instinct, gagnant le fauteuil qui m'attendait près de la table, en face de Mlle Gertrude, je commençais ma grosse pipe de porcelaine, et, sans mot dire, me mettais à fumer. De temps en temps, maître Lehman, hochant la tête, s'arrêtait à haute voix quelque nouvelle importante donnée par la gazette. Mme Elisabeth et Mlle Gertrude, interrompant leur travail levaient les yeux vers moi, et moi, lançant un gros nuage de fumée, je me permettais quelques timides observations. Puis tout retombait dans le silence jusqu'à un moment où Lisa, la vieille bonne apportait le thé. Alors, tous cessant de travailler, la gazette était posée sur la cheminée; la couverture ou le bonnet d'écoté, dans la corbeille à ouvrage; je remis ma pipe dans un poche, et, tandis que l'eau chantait dans la bouilloire, se commença à causer des événements du jour. Puis, au premier coup de dix heures, Lisa m'apporta le panier, je serrai la main à maître Lehman et à sa femme; je m'inclinai devant Mlle Gertrude, qui, chaque fois, rougissait imperceptiblement, et je repris chez moi, à l'autre bout du village, m'amusant à voir danser sur le mar les ombres qu'y dessinait ma lanterne. C'était bien trois ans que, par cette maison, j'allais passer la nuit chez maître Lehman. Du jour où, vêtu de mon bel habit bleu à boutons de cuivre, j'avais demandé la main de Mlle Gertrude, on m'avait octroyé mes grandes entrées dans la maison du notaire. Mais ce ne se pressait pas pour le mariage; dans il faut bien se connaître un brin avant de s'unir pour toujours, et Mlle Gertrude n'avait pas encore tout à fait dit. Elle voulait attendre. Et puis, dois-je le dire, j'avais des craintes: il me semblait qu'elle rêvait à un autre que moi. Mais comme je possédais quelque argent, et que j'étais aimé dans le pays, maître Lehman me jugeait un parti sortable et Mlle Gertrude finirait par dire le oui solennel. Ainsi je prenais patiemment mon parti, car que le mariage se ferait un jour ou l'autre et ne craignant point de retard. J'avais tort, je ne puis bien le dire maintenant, car le sœur du curé intriguait fort auprès de maître Lehman pour avoir la main de sa fille. Mais Fritz était guère comme pas un, et je me croyais bien tranquille de son côté. Il était jeune, il était beau garçon et avait fort belle figure, sortant à peine du service mili-

taire, c'est vrai, mais je pensais que jamais maître Lehman ne lui donnerait sa fille quel qu'en eût été le motif. J'avais tort, je le répète, les événements se décidèrent autrement. II Un soir, on ouvrait sa gazette, maître Lehman eut un hochement de tête plus fort que d'habitude. — Hé, hé! il se pourrait bien que nous ayons la guerre avec la Prusse. Ce mot de guerre jeté dans la tranquillité de ce salon, fit un drôle d'effet. Mme Elisabeth et Mlle Gertrude en oublièrent leur ouvrage et se sentirent un frisson me passer dans le dos. Vous comprenez, j'étais habitué à un calme de mon existence et, placée comme nous étions au beau milieu de la frontière... je n'aurais pas trop pensé à toutes les conséquences d'une guerre dans le pays, mais je n'étais pas rassuré du tout, et le soir, en rentrant, je ne m'amusais plus à regarder danser les ombres sur le mar de la Grande-Rue. Peu à peu, les bruits de guerre allèrent grossissant; on en parlait beaucoup dans le pays, et j'allais de groupe en groupe, de maison en maison, cherchant à calmer mon inquiétude. Mais tout ce qu'on en disait n'était pas fait pour me tranquilliser. Enfin, un jour, on apprit que la guerre était définitivement déclarée. Ce fut un grand remue-ménage dans tout le bourg. Les paysans se lamentaient sur leurs récoltes, les bourgeois anxieux se demandaient quelle contenance il faudrait tenir, les femmes surtout s'inquiétaient de leur fils ou de leur fiancé. Mais le plus terrible ce fut quand un grand placard blanc, collé à la porte de la mairie, annonça la première défaite de nos troupes. De coup les travaux des champs furent abandonnés, et tout le long du jour les villageois stationnèrent sur la place d'armes, commentant le bulletin qu'on renouvelait sans cesse sur les murs de l'hôtel de ville. Tout cela se m'allait qu'à moitié. Je songeais tristement que si les Prussiens envahissaient le pays, ils brûleraient ma maison et me pilleraient mes biens. Puis tous les hommes valides s'étaient enrôlés dans les mobiles, Fritz, le neveu du curé, à leur tête, et l'on commençait à me montrer au doigt dans le bourg. Je n'en comptais pas moins mes quotidiennes visites chez les Lehman, mais, sans qu'ils m'eussent jamais rien dit, je voyais bien qu'ils pensaient comme tout le monde que ma place n'était point là, quand on se battait à quelques lieues plus loin. Je ne savais trop quel parti prendre. Je ne pouvais rester dans le pays. Les gens, dont j'avais autrefois toute l'estime, me regardaient d'un mauvais œil maintenant; d'un autre côté, j'avais peur de ne plus revenir, j'allais me battre, et j'allais trop me petites habitudes pour rompre ainsi avec elles. Enfin, un jour, je pris une bonne résolution. Je fis mes adieux à M. Lehman, et, en plein midi, afin que tout le village pût me voir, je pris la diligence de Malhous. Mais un lien de m'engager dans les mobiles comme les autres, je m'en allai tranquillement vers Bruxelles attendre la fin de la campagne. Ce que j'ai souffert à Bruxelles n'est pas possible à dire. C'est avec un tremblement de tout le corps que j'avais chaque jour

la gazette, craignant toujours d'y lire que les Prussiens avaient envahi le bourg et incendié les maisons. Mais tant que dura le jour, les journaux se tenaient sur le village, et rien ne put calmer l'inquiétude qui me rongait le cœur. Pourtant, un beau matin, j'appris que le traité de paix était signé que la guerre était finie, et que nous devenions Allemands. Tout entier à la joie de retourner, je m'empressai de faire mes préparatifs. Ah! disais-je, pourvu que je puisse reprendre mes chères habitudes, passer les soirées chez maître Lehman, et, un beau jour, épouser Gertrude que j'aimais tant. Allait mon égotisme fut dorénavant puni. Oui, j'osai revenir au pays. Ma maison se cachait toujours sous les hauberts, là-bas, au bout du village, les Prussiens n'avaient rien touché, et je retrouvai tout en état. Mais quand, le soir de mon arrivée, je voulus retourner chez maître Lehman, Lisa, me fermant la porte au nez, cria bien fort qu'on ne recevait pas les étrangers. Les habitants du bourg se détournèrent de moi, et les gamins me poursuivaient de leurs hées en se jetant des pierres. Mais le pire est que, quelques jours plus tard, je vis passer Mlle Gertrude. Elle venait d'épouser Fritz, le neveu du curé. Oh! ce n'est-à-dire bien conduit au moins; il était revenu avec une belle dans la poitrine, mais cela n'y paraissait guère, un gros ruban rouge en cachait le trou. Et depuis je vis tout seul, méprisé, dédaigné, haï par tout le village. Il n'est pas de misères dont je ne sois journellement victime; et j'ai l'âme brisée de voir passer les enfants de Gertrude, leur parler à la main, qui partent pour Pécole ou en reviennent. Mais, ce qui me saute le plus, c'est de songer que quand je mourrai, nul ne se signera sur tantement de mou glas et que ma bière s'en ira toute seule au cimetière, où personne ne viendra m'apporter des fleurs.

LES Deux Sourds.

Eh bien! oui, je le regrette parfois, le temps lointain où les diligences roulaient encore, aux bruits clairs des grelots, et sous les claquemets du fouet des postillons. Oh! ces grandes routes poussiéreuses qui se tortillaient dans les vertes vallées des lointains horizons! Et les champs vastes où mûrissaient les blés, et les belles prairies sur lesquelles le vent courbait les boutons d'or et les pâquerettes! Et les signaux qu'on entendait chanter et qu'on voyait sur la cime des blanchees abbayes! Du moins, en ce temps-là, le voyage était une distraction et un enseignement continuel. Aujourd'hui, on traverse les espaces; et les prés, les bois, les champs faisaient nos yeux dans la rapidité qui nous emporta. Eh! oui, je le regrette parfois, ce vieux temps; il me rappelle, de plus, mon ami Dauphiné, qui me faisait des fouets et me montait sur les grands chevaux des rouliers, quand il les conduisait à l'abreuvoir. Leste comme un cerf et fort comme un bœuf! mais bon comme la bonté et doux comme un agneau. Depuis des années déjà, il était le principal valet d'écurie du "Lion d'Or". Principal valet! j'ai bien dit.

En ce temps, chaque maître d'hôtelier avait son principal valet comme le notaire son principal clerc. Dauphiné avait toute la confiance de son maître, M. Léveillé. Hélas! il trompa cette confiance un jour, et mon pauvre Dauphiné quitta le bourg pour aller chercher fortune ailleurs. Ah! ce que je l'ai pleuré, ce brave Dauphiné! Vous ne comprenez pas cela, vous qui ne l'avez point connu, mais je le redit encore, c'était la bête au bon Dieu. Et la chose pour laquelle on le chassait est si drôle, pourtant! C'était d'ailleurs le seul défaut du joyeux garçon; il aimait à faire des farces, à monter des boarriehons, — comme il disait avec son gros rire épanoui. Ce fut donc le boarriehon qui lui valut sa mésaventure. A Meledon, l'hôtel du "Lion d'Or" était le plus justement réputé et le mieux achalandé de tous les environs. Sa clientèle se composait surtout des gros rouliers qui allaient à Nantes, venant de toute la Bretagne. Il est vrai que maître Léveillé était un franc luron très accoutumé et commençaient son affaire; il avait sa, peu à peu, pris toute la bonne clientèle. Pourtant, l'un des plus importants rouliers de Rennes, maître Bastard, avait jusque-là été recruté dans ses avances de Léveillé. Bastard voyageait rarement, mais il avait une quinzaine de voitures conduites par autant d'hommes, ce qui constituait une bonne semaine pour un hôtel. — Ah! disait Léveillé, si maître Bastard venait ici! Si je pouvais le connaître! Mais il ne le connaissait pas. Un matin, la mâle voix de Léveillé résonna dans l'hôtelierie du "Lion d'Or"; il venait de recevoir une lettre de Bastard qui arrivait lui-même à Meledon; et il se décidait enfin à descendre au "Lion d'Or". — Je savais bien qu'il y viendrait, s'écriait joyeusement Léveillé. Selon la coutume, le roulier demanda des chevaux de renfort pour monter la terrible côte de la Corisais, à cinq kilomètres de Meledon. Ce fut Dauphiné qui Léveillé chargé de cette délicate mission. Il fit au valet les plus pressantes recommandations. — Tu sais, Dauphiné, on dit que maître Bastard n'est pas un gaillard facile; ne le froisse pas, surtout, car ce serait un riche client de perdre. Dauphiné promit d'être docile, et il se mit en route, au-devant du roulier. Il n'eut pas à bas de la côte, et il ne tarda pas à voir venir l'attelage qu'il attendait. Ses deux chevaux brouaient l'herbe du fossé, il rajusta les rênes et il s'apprêta. Maître Bastard, assis sur le foin, faisait tranquillement sa pipe. C'était un fameux poulet que maître Bastard; cinq pieds six pouces, au moins, une carrure d'épaules qui devait faire rêver les malandrins de grande route. — Tu viens de chez Léveillé, mon garçon? demanda maître Bastard. [Il tatonnait tout le monde.] — Mais oui, monsieur, je suis le valet du "Lion d'Or," répondit Dauphiné. — Eh bien! attelle tes chevaux en sèche et avançons. Et, tandis qu'ils montaient la côte, le roulier demanda: — Qu'est-ce que c'est que Léveillé? Est-ce un bon diable, au moins? — Ce fut en cet instant que prit naissance, dans la cervelle de

Dauphiné, l'idée du "boarriehon." — Oh! oui, monsieur Bastard, répondit-il, pour être un bon enfant, c'est un bon enfant; c'est un bon enfant; c'est un bon enfant. — Une infirmité? — Oui, une infirmité, et qui le rend pas facile parfois: il est sourd comme un pot, et si ce n'est le malheur de lui parler à mi-voix, il n'entend pas et il se met dans des sottises rogneuses. — Oh! mais on a de la voix, mon garçon, dit Bastard, on se fera entendre. — Mais pour ce qui est de l'hôtel, dit Dauphiné, vous y serez bien, et vos bêtes aussi je m'en frotte. — Oui, oui, je sais, dit Bastard. L'attelage entra dans la cour de l'hôtel où les lourdes charrettes de roelage s'aligèrent sous leurs bâches gonflées. Dauphiné appela deux valets qui détaillèrent leurs chevaux. — Venez-vous venir à la maison, monsieur Bastard? — Tout à l'heure, mon ami, j'ai pour habitude de voir décaler et servir mes bêtes. Dauphiné rentra à l'hôtelierie. — Eh bien! lui demanda vivement Léveillé, a-t-il une bonne tête? — Oh! patron, répondit Dauphiné, le meilleur homme du jour, quel malheur qu'il soit sourd comme un pot! — Il est sourd, dit-tu? — Comme un pot! affirma Dauphiné, et quand il n'entend pas ce qu'on lui dit, il devient bien de rage. — Tu fais bien de me prévenir, dit Léveillé, je donnerai de la voix, j'en ai. Et tandis qu'il se dirigeait vers les écuries, Dauphiné allait se bloquer dans une souppente pour rire à son aise de la sottise qui allait se passer. Léveillé arriva près des écuries au moment où maître Bastard en sortait. L'hôtelier prit son sourire le plus accueillant pour saluer la bienvenue à son nouveau client. Il se pencha légèrement vers l'oreille du roulier et cria d'une voix retentissante: — Bonjour, monsieur Bastard! Je suis Léveillé, le maître d'hôtel. — Ces attitudes sourdes, murmura Bastard, sont tous les mêmes, ils craignent qu'on ne les entende pas. — Bonjour, maître Léveillé! Enchanté de faire votre connaissance, cria-t-il à son tour à l'oreille de l'hôtelier. — Au moins, celui-là prévient qu'il est sourd, pensa Léveillé. — Vous avez fait un bon voyage? — Mais, oui, merci. — Il est éreintant, ce gaillard-là, se disait Bastard; il ne fait pas bon lier conversation avec lui. Et tous deux continuaient, en regardant l'hôtel, à se corner sur oreilles les phrases qu'ils avaient à se dire. Les valets d'écurie riaient de la petite scène; Dauphiné se tordait dans un rire fou. Léveillé, au seul de la poignée pour laisser passer, maître roulier, en lui criant plus fort que jamais: — Entrez donc, monsieur Bastard. Cette fois Bastard eut un soubresaut, et impatient, il bégaya à l'oreille de Léveillé. — Vous pouvez parler moins haut, j'entendrais tout de même. — De la coquette, pensa Léveillé, il se veut pas avouer qu'il est sourd. Il baissa légèrement le diapason, pas assez cependant. Cette fois Bastard s'emporta: — Tonnerre! s'écria-t-il, je ne suis pas sourd, moi!

Feuilleton L'Abelle de la N. O. LE Calvaire d'Anès PAR SIMON BOUBÉE. DEUXIEME PARTIE Le roi des camelots. XII (Suite). Tout faisait supposer que le camelot serait, dès le lendemain,

— Vous n'êtes pas sourd, reprit l'hôtelier, mais si moi non plus! Les deux hommes se regardèrent un instant, prêts à foudroyer l'un sur l'autre. — Alors, vous vous moquez de moi? — Mais, je crois que c'est vous plutôt. — Votre valet d'écurie m'a dit que vous étiez sourd. — Dauphiné! Ah! le misérable! mais c'est lui qui m'a dit aussi que vous n'entendiez pas. Tout était expliqué; mais les deux hommes étaient furioux de la petite comédie qu'on venait de leur faire jouer. Léveillé appela Dauphiné. — Mon ami, lui dit-il, je viens d'être subitement frappé d'infirmité, je suis devenu sourd; je ne pourrais plus l'entendre, par conséquent je n'ai plus besoin de toi: tu peux t'en aller chercher fortune ailleurs. Et ce fut ainsi que mon ami Dauphiné quitta Meledon où il avait monté tant de "boarriehons".

E. J. LOUAPRE, 233 rue Decatur, BRULES MARONS FRANÇAIS, Articles Divers pour Epiciers, BALANCES DE HOWE. Collège Soule, 1728 rue Josephine. Et se Préparer un Succès dans les Affaires.

MALADIES NERVEUSES Guérison Certaine Sirop Henry Mure. J. GARLICK, L'UNIQUE AFFICHEUR. Les meilleurs tableaux, localités résultats. Bureau: 633 Place Commerciale 207-102.

Toute Fortune. Vapeurs. LIGNE FRANÇAISE COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE. CROMWELL Steamship Co. DEBOUCHES IMPORTANTS. 50 YEARS' EXPERIENCE PATENTS Scientific American.

sa chaise tomba en arrière. Ernestine très pâle se levait aussi. Mireille agrandissait ses yeux bleus, qui recélaient presque de l'épouvante. M. de Tillière, muet, se sentait lui-même stupéfié. Et elle, l'ex égarante de la "Patte à Coco", jouissant de ses effets, jouissant de sa vengeance, en femme qui n'a rien pour elle-même à sauvegarder, acheva: — Les hommes les plus pot-au-feu, les maris les plus fidèles ont toujours, au moins dans leur vie, une heure de défiance. — Ils n'en restent pas moins des époux tendres et de bons pères. — Ce fut, n'est-ce pas, monsieur Truchon, le seul écart de votre vie conjugale? — M. Truchon n'était naturellement pas en état de répondre. Ses pauvres yeux roulaient vagues, de l'un à l'autre de ses "trois" enfants. Ernestine recouvra la première l'usage de la parole. — Tu ne protestes pas, papa? — Et Ernest, désespéré: — Ce n'est pas vrai!... ce n'est pas vrai!... elle n'est pas ma sœur! — Votre père me dément-il? interrogea la vicomtesse. Elle ajourna: — Je n'ai pas jusqu'à vous raconter à vous, jeunes gens, à vous ses enfants, les circonstan-

ces où se noua la liaison, qui ne fut, je le répète, qu'éphémère. — Votre père ne sait que, d'à présent, comme vous, qu'il est celui de la jeune fille que vous vous obstinez à vouloir épouser. — Le devoir me commandait de parler... un double devoir! — Un double devoir? répéta interrogativement Ernestine. — C'est moi qui suis sa mère. Personne n'eut le temps de lui répondre. M. Truchon venait de pousser une exclamation rauque. Il avait l'énergie de se dresser, lui aussi; le danger lui rendait des forces. Dans l'embrasure de la porte du boudoir, une main écartant la tenture où elle s'accrochait, sa femme apparaissait, dans un peignoir violet, pas coiffée, toute jeune, reprise maintenant par le mouvement de bile qui prove quait à la suite de la fagade de ses deux enfants une crise hépatique. A son tour, madame Truchon d'être tragique. Elle s'avança, le bras étendu; elle marcha vers madame de Tillière: — Sortez d'ici! La vicomtesse s'inclina. — C'est ce que je me disposais à faire, chère madame... — "Je n'y ai plus besoin, j'ai accompli, je le dis encore, un devoir. Le geste de l'épouse trompée se tourne vers Mireille, le fruit

reconduit à Paris et confronté avec sa victime. Le mobile de son crime était, d'ailleurs connu. Il savait que sa voisine avait en sa possession des dentelles très précieuses, confiées par une grande dame qu'on nommerait très tard, et à Londres, il espérait les vendre d'une manière avantageuse. Le coup d'audace du camelot ne devait surprendre personne. C'était un gaillard très énergique et très hardi qui avait eu le toupet ("sic") de faire passer pendant plusieurs mois pour sa petite sœur et d'exploiter de toutes sortes de façons une jeune fille dont, d'ailleurs, on ignorait l'origine et qui avait disparu soudain, arrêlée par la police, disaient ceux-ci, enlevée par d'autres exploités, disaient ceux-là. Le journal du soir promettait à ses lecteurs beaucoup d'autres détails pour le lendemain. Cette lecture était à la fois rassurante et inquiétante pour la fratrie. D'une part, c'était une bonne fortune inouïe que le camelot eût mis, par son départ précipité, toutes les apparences contre lui. D'autre part, si la police faisait une enquête sérieuse relativement à la petite fille que le camelot avait si longtemps fait passer pour sa sœur, cela pouvait faire échouer toute la conspiration qu'il venait d'ourdier avec

Moïse et la Gorsille. Peu à peu, cependant, Maloisel se rassura. — Tout ira bien, se dit-il; il est impossible que ce pauvre Zidore échappe à sa destinée. Tout le condamne... Son affaire enrichira la collection des errements judiciaires... Il aura le coup ou crèvera au bagne... Je le regrette, car c'était un bon garçon... Quant à notre affaire avec le grand-duc, elle résultera en dépit de tout... La police ne découvrira pas notre petite prisonnière... Celle-ci restera sans broncher la leçon que nous lui aurons faite, et le grand-duc, reconnaissant sa fille, gobeira notre roman comme une histoire ou comme un café fraîche... La Moutillave est loin d'ici et je ne la crois pas prête à revenir; d'ailleurs, tout ce qu'elle pourrait dire au grand-duc ne ferait ni chaud ni froid... Allons, tout ira bien, tout ira bien... Maloisel en arrivait à se persuader à lui-même qu'il était parfaitement heureux et satisfait; il se sentait plus audacieux et plus fort que jamais. Depuis son dernier "avatar", il avait évité de se montrer aux endroits où l'on avait coutume de le voir lorsqu'il était un des "salubres" les plus notables de Paris qui s'amuse... Et maintenant, voilà qu'il se trouvait en plein boulevard des Italiens, vers sept heures et demie du soir, à un moment où il risquait de ren-